

dont il portait le nom, et quelles étaient les principales circonstances de sa vie. Ce frère, bien que pieux et instruit, lui répondit : « Pardonnez-moi, mon Père, et souffrez que je vous avoue que je ne connais pas la vie de mon patron. — Quoi! mon frère, lui répliqua le Père, vous êtes resté jusqu'à ce jour sans lire et sans méditer la vie du grand serviteur de Dieu dont vous avez le bonheur de porter le nom! Cette négligence est une honte pour vous. A quoi sert-il que vous portiez le nom d'un saint? Autant eût valu vous donner celui d'un païen. Ignorez-vous que l'Eglise nous impose le nom d'un saint pour que nous imitions ses vertus, et, conséquemment, pour que nous étudiions sa vie? Puis, vous qui devez engager vos enfants à lire la vie de leurs saints patrons et à imiter leurs vertus, ne devriez-vous pas faire le premier ce que vous devez conseiller? Un frère, ajouta-t-il, doit lire souvent l'histoire de la vie des saints, non seulement pour s'édifier, mais aussi pour y puiser des exemples propres à confirmer, dans l'occasion, les vérités de la religion qu'il est obligé d'enseigner. »

4° « *Pour ne pas troubler l'ordre de la maison et n'être pas à charge à ses frères.* Pour que la paix et la charité règnent dans une maison religieuse, il faut que chacun remplisse bien l'emploi qui lui est confié. Or, celui qui n'aime pas le travail, s'acquitte mal de son office et empêche les autres de bien remplir le leur. Si le frère qui est chargé de la cuisine, par exemple, ne tient pas les repas prêts à l'heure, il rend les frères mécontents, les expose à murmurer et à se plaindre; il fait manquer à la règle, et il met le désordre dans la maison. Si, par paresse ou par défaut de soins, il ne prépare pas convenablement les mets, ou s'il prodigue les choses, il peut compromettre gravement la santé des frères, et, en tous cas, il compromet certainement la bourse, car une cuisine mal faite est toujours une cuisine dispendieuse. Ce que nous disons des frères chargés du temporel, on peut le dire également de ceux qui sont chargés des écoles; quiconque ne fait

pas sa tâche augmente celle des autres; tout ce dont il se décharge il en charge ses confrères, qui sont obligés de faire ce que sa paresse le porte à négliger. »

Enfin, quoique le bon Père n'eût pas cessé pendant toute sa vie de donner à ses frères l'exemple du travail et qu'il n'eût pas laissé échapper une occasion de leur en inspirer l'amour; quoiqu'il eût fait les règles les plus sages pour tenir les frères toujours occupés et pour les préserver de l'oisiveté, son plus grand remords avant de mourir, ce qu'il se reprochait le plus, c'était de n'avoir pas assez tenu au travail, c'était de n'avoir pas assez recommandé aux frères de fuir l'oisiveté. « J'ai à me reprocher, disait-il avec douleur, de n'avoir pas assez fait travailler les frères; surveillez-les bien sur ce point, tenez-les constamment occupés, car il n'y a pas de vice qui fasse plus de mal aux religieux que celui de la paresse. » Puissent les Petits-Frères de Marie ne jamais oublier ces paroles de leur père mourant, et, comme lui, se dévouer généreusement au travail, et fuir avec horreur l'oisiveté!

CHAPITRE QUINZIÈME

De son amour et de son attachement pour ses frères.

UN père n'a jamais aimé plus tendrement ses enfants que le Père Champagnat n'aima tous ses frères. Son cœur, naturellement bon et plein de charité pour tous les hommes en général, surabondait de tendresse pour les membres de son institut. Il aimait tous les frères également,

les jeunes comme les anciens, les imparfaits comme ceux qui étaient les plus vertueux et qui lui donnaient le plus de consolation. Aucun d'eux n'allait le trouver ou ne lui écrivait, sans qu'il lui donnât quelque témoignage d'attachement ; ses lettres sont pleines de ces expressions ou autres semblables : « Vous savez, mon cher frère, que je vous aime et que je vous suis tout dévoué en Jésus-Christ. Vous savez combien vous m'êtes cher, et la part que je prends à toutes vos peines. » Ou bien, en écrivant aux frères directeurs : « Dites à vos frères que je les aime comme mes enfants, que je pense souvent à eux, que je prie sans cesse pour eux. » Il écrivait aux frères d'un établissement qu'il devait visiter dans peu de jours : « Il me tarde de vous voir tous pour vous embrasser et vous dire tout ce que je ressens d'affection pour vous en Notre-Seigneur. Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable que celle que vous me donnez dans vos lettres, que vous allez tous bien et que vous êtes contents. Votre bonheur et votre contentement dureront tant que vous serez unis, tant que vous vous aimerez. »

Il n'y a aucune de ses lettres circulaires où il ne parle de la charité. Le tendre attachement qu'il avait pour tous les membres de l'institut, s'y montre avec tant d'expression, que nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer ici quelques fragments. En janvier 1836, il écrivait : « Mes très chers frères, mon cœur aime à se rappeler chaque jour votre souvenir et à vous présenter tous au Seigneur au saint autel. Mais aujourd'hui, je ne puis résister au besoin que j'éprouve de vous témoigner ma tendresse paternelle. Vous êtes, mes chers frères, l'objet spécial de toute ma sollicitude ; tous mes vœux, tous mes désirs sont pour votre félicité. Mais, vous le comprenez, cette félicité que je vous désire n'est pas celle que le monde recherche et qu'il croit pouvoir trouver dans la possession des biens temporels ; je vous souhaite et je demande pour vous des biens plus réels et plus solides. Servir Dieu avec ferveur, remplir tous les devoirs de votre état avec

fidélité, travailler tous les jours à détacher votre cœur des créatures pour le donner à Jésus et à Marie, pour l'abandonner aux mouvements de la grâce : tels sont les biens que je vous souhaite. Je désire ensuite, mes chers frères, que l'union et la charité, dont parle le Disciple bien-aimé, règnent toujours parmi vous ; que ceux qui doivent obéir s'acquittent de ce devoir avec humilité, et que ceux qui commandent le fassent avec une douce charité : par ce moyen la joie et la paix du Saint-Esprit seront toujours avec vous. Une autre chose que je demande particulièrement à Dieu pour vous, c'est un grand zèle pour votre perfection ; et comme ce n'est que par l'exacte observance de votre règle, que vous pourrez acquérir cette perfection, je conjure Notre-Seigneur de vous donner un grand amour pour votre règle et une grâce particulière pour l'observer dans tous ses points. Courage donc ! mes chers frères ; les peines et les combats de la vie ne durent qu'un moment ; portons nos regards sur ce poids immense de gloire qui en sera à jamais la récompense, nous souvenant sans cesse que le juste Juge ne couronnera que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. »

Dans une lettre écrite à pareille époque aux frères d'un établissement, il leur disait : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous souhaite la bonne année, car vous savez que je ne respire que pour vous, qu'il n'est aucun véritable bien que je ne demande à Dieu pour vous chaque jour, et que je ne sois disposé à vous procurer au prix des plus grands sacrifices. »

Mais il ne se contentait pas de leur témoigner sa charité par des paroles, il leur en donnait par ses œuvres des marques effectives. En effet, il était sans cesse occupé des besoins spirituels et temporels de chacun d'eux ; dès qu'un frère paraissait devant lui, son œil, guidé par la tendresse paternelle, voyait aussitôt s'il manquait de quelque chose. Quand il envoyait quelqu'un dans un établissement, il n'oubliait jamais de lui recommander de se pourvoir de tout ce qui lui était

nécessaire, et quand le sujet venait lui dire adieu et lui demander sa bénédiction, il avait toujours quelques questions à lui faire pour s'assurer qu'il avait ce qui lui était convenable.

Un jour qu'un grand nombre de frères prenaient congé de lui, après les avoir regardés et leur avoir demandé s'ils avaient pourvu à tous leurs besoins, comme chacun lui répondait affirmativement : « Et vous, mon ami, dit-il à un jeune frère qu'il envoyait dans un poste pour la première fois, avez-vous complété votre trousseau ? Je suis sûr qu'il vous manque quelque chose ; voyons, combien avez-vous de paires de bas ? » La sollicitude et l'amour paternels avaient deviné le besoin ; le jeune frère imprévoyant n'avait pas pensé à sa chaussure, et s'en allait avec les seuls bas qu'il avait aux pieds.

Le bon Père recommandait en toute occasion aux frères directeurs de ne pas laisser souffrir les frères, et de leur procurer soit pour l'habillement, soit pour la nourriture, soit pour les objets classiques ou autres, selon leur emploi, ce qui leur était nécessaire ; et il voulait qu'ils leur accordassent ce dont ils avaient besoin sans le faire attendre, sans les obliger à le demander plusieurs fois.

Quand quelqu'un arrivait de voyage, s'il le voyait en sueur, il avait soin de l'envoyer changer de linge, de lui faire prendre une boisson chaude, de lui recommander d'éviter les courants d'air et de se retirer dans un appartement chaud et sec. « Une imprudence ou une simple négligence dans ces occasions, disait-il, peut être la cause d'une maladie mortelle ou de quelque longue infirmité. » Une fois, à l'époque des vacances, un certain nombre de frères étant arrivés par un temps pluvieux, il fit aussitôt appeler le frère procureur pour les faire changer. Mais ce frère se trouvant absent, et ayant emporté la clef du vestiaire et de la lingerie, le Père Champagnat, impatient de pouvoir soulager ses enfants, prend un outil, force la porte du vestiaire, et donne lui-même du linge et des habits à ceux qui étaient mouillés. Bien des fois, on l'a

vu, à défaut de cuisinier, servir lui-même à manger à ceux qui arrivaient ou qui partaient.

Un jour, après avoir donné à un jeune frère sa lettre d'obédience pour un établissement qui n'était pas éloigné, il ouvrit le tiroir de son bureau pour lui remettre quelques sous. Comme il ne se trouvait dans ce moment que deux francs cinquante centimes dans la caisse, le jeune frère lui dit qu'il n'avait pas besoin d'argent, et qu'il pourrait se rendre à son poste sans faire aucune dépense. « C'est possible, mon enfant, lui répondit le Père ; mais il peut aussi vous arriver quelque accident, et je ne veux pas que vous vous trouviez dans le besoin sans pouvoir vous soulager. Il est vrai que nous n'avons plus rien ; mais la Providence ne nous abandonne point. » En disant cela, il lui remit un franc vingt-cinq centimes. Les soirs, on le voyait souvent parcourir la maison, particulièrement les dortoirs, pour s'assurer si tous les frères étaient couchés, s'il n'y avait pas de fenêtre ouverte, et si personne n'était menacé de quelque danger.

Mais si le pieux fondateur se montrait si bon à l'égard de ses frères, lorsqu'ils se portaient bien, sa sollicitude était bien plus grande lorsqu'ils étaient malades. Il voulait que les besoins des malades fussent toujours satisfaits avant les besoins de ceux qui étaient en santé, et il n'épargnait ni soins ni sacrifices pour leur procurer ce qui leur était nécessaire. Quand la maison de l'Hermitage fut bâtie, ne trouvant pas à y placer commodément une infirmerie, il fit faire tout exprès un autre corps de bâtiment pour y mettre les malades. « Je ne serai pas tranquille, dit-il à cette occasion, tant que nous n'aurons pas des appartements convenables pour recevoir les bons frères qui ont épuisé leurs forces et leur tempérament en travaillant à la sanctification des enfants. N'est-il pas juste que nous ayons pour eux des attentions particulières, et que nous leur procurions ce qui leur est nécessaire pour rétablir une santé qu'ils ont sacrifiée avec tant de générosité pour la gloire de Dieu et le bien de l'Institut ? »

Plus tard, n'étant pas parfaitement satisfait de cette infirmerie, parce qu'elle était trop près de la rivière, il en fit une seconde plus vaste et plus commode. Il y monta une pharmacie où l'on trouvait tous les médicaments nécessaires aux malades. Il confia cette pharmacie à un des premiers frères, et lui fit donner des leçons pour le mettre en état de remplir parfaitement cet office. Plusieurs autres frères intelligents, dévoués et très charitables, lui étaient adjoints pour servir les malades sous sa direction. Il exigeait qu'on lui rendit compte tous les jours de l'état des malades. Mais tout cela ne suffisait pas pour satisfaire la tendre affection qu'il leur portait ; il leur faisait de fréquentes visites, pour s'assurer par lui-même si rien ne leur manquait, pour les consoler et les encourager, pour leur apprendre à faire un saint usage de leurs souffrances, et, s'il y avait lieu, pour les préparer à bien mourir. Dès qu'un frère était malade dans un poste, il le faisait venir ou l'envoyait chercher, afin de le faire soigner comme il convenait.

Un jour, après le coucher de la communauté, étant allé voir un frère qui était dangereusement malade, ce frère, après avoir écouté les paroles de consolation qu'il lui adressa, lui dit : « Je suis tout confus, mon Père, de vos bontés, et je vous avouerai même que c'est pour moi une grande peine de donner tant d'embarras à mes frères et d'occasionner tant de dépenses à la communauté, vu que je n'ai rien fait pour elle. — O mon frère ! lui répliqua le Père avec vivacité, combien vous êtes dans l'erreur, et quelle mauvaise pensée vous avez là ! Un malade n'est pas une charge pour une communauté, mais bien un sujet de bénédiction. Vous êtes plus utile à l'Institut et vous lui rendez plus de services, en supportant avec résignation votre maladie, que si vous faisiez la classe. Ce n'est pas un embarras pour nous de vous servir, mais une consolation. Chassez donc de votre esprit de pareilles idées, si elles reviennent encore ; car je ne pourrais dormir cette nuit, si je savais que vous en êtes préoccupé. » Après cela, il

le bénit, l'embrassa et lui recommanda de nouveau de combattre des pensées si déraisonnables. Le malade fut extrêmement attendri de ces témoignages d'affection, et depuis il fut entièrement guéri de sa tentation.

Le bon Père, qui aimait ses frères comme ses enfants, demandait d'eux qu'ils s'aimassent comme des frères. Dans ses instructions, dans ses entretiens particuliers avec chacun d'eux, dans sa correspondance et en toute occasion, il ne cessait de leur recommander de s'aimer, de s'édifier et de vivre dans la paix et l'union. « Vous êtes bien convaincus, écrivait-il aux frères d'une maison, que je vous aime tous en Jésus-Christ ; c'est pourquoi je désire ardemment et je veux que vous vous aimiez les uns les autres comme les enfants d'un même Père, qui est Dieu, d'une même Mère, qui est l'Eglise ; et, pour tout dire en un mot, comme les enfants de Marie. Cette divine Mère pourrait-elle voir d'un œil indifférent que nous conservions quelques sentiments de rancune dans le cœur, ou même d'antipathie contre un de ses frères qu'elle aime peut-être plus que nous ? Oh ! je vous en conjure, ne causons pas cette peine et cette douleur à son cœur de Mère ! ! »

Voir la charité et l'union régner parmi ses frères était pour lui la plus douce jouissance, la plus grande consolation. « Mes chers frères, leur écrivait-il dans une circulaire pour les inviter à la retraite, qu'il est beau, qu'il est agréable pour moi de penser que dans quelques jours j'aurai le doux plaisir, en vous serrant dans mes bras, de dire avec le psalmiste : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Elle m'est bien douce la consolation de vous voir réunis et n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, ne faisant qu'une même famille, ne cherchant tous que la gloire de Dieu, l'intérêt de sa sainte religion et combattant sous le même étendard, celui de sa sainte Mère. Adieu, mes bons amis ; je vous laisse dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, centre d'amour et d'unité. »

Le grand désir qu'il avait de voir régner la charité parmi

les frères le rendait industrieux et lui faisait trouver toutes sortes de raisons, toutes sortes de moyens pour leur inspirer cette vertu. « Mes bien-aimés, mes chers frères, leur dit-il, dans une lettre circulaire pour le commencement de l'année, aimons-nous les uns les autres. Je ne puis dans cette circonstance tenir un langage plus conforme à mes goûts et à mes affections. En effet, que j'interroge mon cœur, mes sentiments, la peine que me cause la moindre de vos disgrâces, vos ennuis qui sont les miens, vos revers qui m'affligent autant que vous, mes sujets d'affection, vingt années de sollicitude : tout cela me répond que je puis, hardiment et sans crainte, vous adresser les paroles que le Disciple bien-aimé met à la tête de toutes ses épîtres : *Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu.* Les souhaits et les vœux que je forme pour vous journallement sont bien différents de ceux que le monde s'efforce d'exprimer. Les mondains se souhaitent les biens de la terre, les plaisirs et les honneurs ; pour moi, mes chers frères, tous les jours au saint autel je conjure notre divin Maître de répandre sur vous ses grâces et ses bénédictions les plus abondantes, de vous faire fuir le péché comme le seul mal à craindre, de vous établir dans la pratique des vertus propres aux religieux, propres surtout aux enfants de Marie. Finalement, je prie notre commune Mère de nous obtenir une sainte mort, afin que, nous étant aimés sur la terre, nous nous aimions à jamais dans le ciel. »

Les instructions et les exhortations que le pieux Fondateur ne cessait de faire sur la charité ne furent pas sans fruit ; il eut la consolation, bien douce pour son cœur de père, de voir régner cette vertu parmi les frères, et avec elle la paix et l'union qui font le bonheur des maisons religieuses. Mais, désirant que la sainte dilection ne s'affaiblît jamais parmi ses enfants, à l'exemple de Jésus-Christ, il la leur recommande dans son testament spirituel, comme l'expression de sa dernière volonté ; et pour que cette volonté leur fût tout

à la fois plus douce, plus forte et plus sacrée, il l'exprime sous forme de prière, persuadé que des enfants bien nés ne sauraient rien refuser à leur père mourant. « Je vous prie, mes chers frères, leur dit-il, de toute l'affection de mon cœur et par toute celle que vous avez pour moi, de faire en sorte que la sainte charité se maintienne toujours parmi vous. Aimez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ vous a aimés. Qu'il n'y ait entre vous qu'un même cœur et qu'un même esprit. Qu'on puisse dire des Petits-Frères de Marie comme des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment ! C'est le vœu de mon cœur le plus ardent, à ce dernier moment de ma vie. Oui, mes chers frères, écoutez les dernières paroles de votre Père ; ce sont celles de notre divin Sauveur : *Aimez-vous les uns les autres.* »

L'amour que le Père Champagnat désirait que les frères eussent les uns pour les autres, doit être un amour effectif, et il demandait qu'on le fit consister particulièrement en quatre choses :

1^o A se rendre service en toute occasion, à se remplacer auprès des enfants, à s'aider, à se suppléer dans les emplois qui peuvent être confiés à chacun ; à se communiquer les petits moyens que l'expérience peut faire découvrir pour établir l'émulation dans une classe, pour se faire aimer des enfants et pour les former facilement à la science et à la piété ; à s'encourager, à se consoler dans les afflictions et les moments d'ennui, à se traiter avec respect et honnêteté, en un mot, à être toujours prêts à s'obliger les uns les autres. « Dans l'institut, disait-il à ce sujet, ce ne sont pas seulement les biens temporels et terrestres qui doivent être en commun, les biens de l'esprit, c'est-à-dire les talents de chacun, doivent tourner aussi à l'avantage de tous. J'en dis autant des biens du corps, la force et la santé, et des biens de l'âme, les vertus. Celui donc qui a des connaissances particulières et le don d'enseigner ou de diriger, doit les communiquer à ses confrères. Celui qui est fort ou robuste doit soulager ceux